

Marcel FOURNIER

sociologue, département de sociologie, Université de Montréal  
directeur de la revue Sociologie et Sociétés.

(1992)

# “Le sens du possible”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: [jmt\\_sociologue@videotron.ca](mailto:jmt_sociologue@videotron.ca)

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: [http://www.uqac.ca/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales](http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales)

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Marcel Fournier, “Le sens du possible”.

Un article publié dans l'ouvrage collectif Hommage à Marcel Rioux. Sociologie critique, création artistique et société contemporaine, pp. 197-205. Montréal : Les Éditions Albert Saint-Martin, 1992, 228 pp.

M. Marcel Fournier est sociologue à l'Université de Montréal et directeur de la revue Sociologie et Sociétés.

[Le 12 décembre 2002, M. Marcel Fournier nous a autorisé à diffuser toutes ses oeuvres publiées au Québec.]



Courriel : [marcel.fournier@umontreal.ca](mailto:marcel.fournier@umontreal.ca)

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

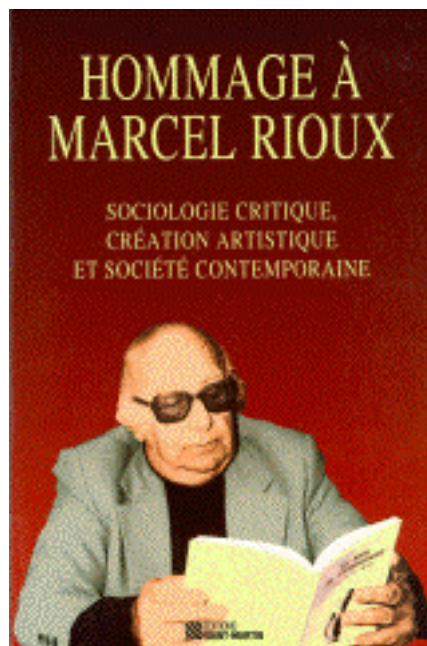
Mise en page sur papier format  
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 13 décembre 2004 à Chicoutimi,  
Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



**Marcel Fournier**  
sociologue à l'Université de Montréal et directeur de la revue  
Sociologie et Sociétés

## “Le sens du possible”



Un article publié dans l'ouvrage collectif *Hommage à Marcel Rioux. Sociologie critique, création artistique et société contemporaine*, pp. 197-205. Montréal : Les Éditions Albert Saint-Martin, 1992, 228 pp.

# Table des matières

## Introduction

1. Une revue
2. Un maître à penser ?
3. Des « possibilistes »
4. Le scientifique et le politique

## Bibliographie

## Introduction

Mais s'il y a un sens du réel, et personne ne doutera qu'il ait son droit à l'existence, il doit bien y avoir quelque chose que l'on pourrait appeler le sens du possible.

Robert Musil, *L'homme sans qualité*

[Retour à la table des matières](#)

Au début de l'été 1974, un 24 juin, Marcel Rioux reçoit ses amis à son chalet. Il y a Roland Giguère, Gérald Godin, Gilles Hénault et Gaston Miron, tous des membres de ce que Rioux appelle la « commune de North Hatley ». Dans la tradition de la maison, l'esprit est à la fête : on mange, on boit, on discute (Duchastel, 1981 : 153). Rioux lance l'idée d'une revue axée sur le développement d'une société autogestionnaire. Il y aurait des analyses politiques, des essais, des textes littéraires. Tous sont d'accord sur le titre de la revue, *Possibles*, et acceptent d'étudier plus sérieusement le projet.

Il y a d'autres rencontres. L'on discute de toutes choses, sauf le plus souvent de la revue elle-même. La revue n'est lancée que deux ans plus tard, lorsque l'équipe de rédaction décide de se réunir dans des lieux moins propices à la distraction (Duchastel, 1981 : 157). Rioux ne tient plus les réunions à sa maison de campagne mais dans un local de recherche du Département de sociologie de l'Université de Montréal. C'est plus austère, mais plus efficace. Le « bavardage de salon » fait place aux discussions techniques : mode de financement, choix de l'imprimeur, format de la revue, etc. L'équipe s'est élargie, avec la venue de Gabriel Gagnon, professeur au département et la participation de jeunes collaborateurs pour la plupart formés en sociologie : Muriel Garon-Audy, Marcel Fournier, Robert Laplante et Marc Renaud. Robert Laplante accepte de prendre la responsabilité du secrétariat et devient la « cheville ouvrière » de la revue.

# 1. Une revue

[Retour à la table des matières](#)

Nous sommes à l'automne 1976. Le Parti québécois vient d'être élu. Intellectuels et universitaires sont enthousiastes ; même les plus critiques sont prêts à « laisser une chance au coureur ». L'effervescence politique est grande : certains rêvent de l'indépendance, d'autres de la révolution. Tout devient possible ! Dans les milieux de gauche, on lit Althusser et Poulantzas et, à la lumière du matérialisme historique, on réévalue la « question nationale ». Le modèle soviétique ou cubain est mis au rancart : l'on ne jure plus que par le modèle chinois ou albanais. Fort actif, le mouvement marxiste-léniniste entraîne un certain nombre de « travailleurs intellectuels » dans ses rangs et réussit à donner « mauvaise conscience » à tous les autres. L'heure est à la radicalisation et aux exclusions.

Rioux connaît bien la chanson. Il a été au début des années 60 l'un des premiers professeurs qui ont osé enseigner le marxisme à l'Université de Montréal ; il a aussi fondé en 1964, avec son collègue Jacques Dofny, la revue *Socialisme* qui deviendra quelques années plus tard *Socialisme québécois*. Nul mieux que lui-même sait qu'auprès de plus jeunes, il fait figure « d'humaniste » retardé : se revendiquant du *courant chaud* du marxisme, il ne veut pas se limiter à la critique du système capitaliste, il s'intéresse aux « possibles que recèlent les pratiques novatrices ».

La revue *Possibles* est tout « naturellement » nationaliste et socialiste, les deux options fondamentales de ceux et celles qu'elle réunit étant : « indépendance du Québec et édification progressive d'une société socialiste que plusieurs nomment autogestionnaire ». « C'est là, précise Rioux en éditorial, un projet global de société dont les deux axes sont étroitement liés ; dans cette optique, l'indépendance nationale constitue le *moyen* indispensable et la seule décision politique qui rendent possible, pour les collectivités et les groupes à l'intérieur du Québec, la prise en charge d'eux-mêmes et de leur vie. » (Rioux, 1976 : 3.) Au printemps 1978, Rioux réaffirme la nécessité de se battre sur les deux fronts : « L'indépendance, c'est l'autogestion nationale, et l'autogestion, à tous les niveaux, n'est possible que par l'indépendance nationale. » (Rioux, 1978. 9.)

De facture modeste avec ses 110 pages serrées, le premier numéro est consacré à l'expérience de Tricofil, une usine autogestionnaire de Saint-Jérôme. Renvoyant dos à dos le capitalisme de Power et les mirages de quelque communisme albanais, Gabriel Gagnon explique la portée d'un tel choix dans les termes suivants :

Dans cette revue [...], nous voudrions contribuer à construire un Québec où l'aliénation serait poursuivie jusqu'aux niveaux essentiels du travail et de la vie quotidienne. Nous nous mettons à l'écoute des diverses expériences qui nous semblent aller dans ce sens, parfois pour leur donner une voix, parfois pour en montrer les limites, mais toujours pour essayer d'en dégager toutes les possibilités comme étapes dans la quête d'une société libre qu'il nous faudra bâtir au jour le jour, sans modèle définitivement établi. Tricofil nous a permis de nous mettre au travail. (Gagnon, 1976 : 85-86.)

Identifiée comme « jalon indispensable vers l'âge de l'autogestion », l'aventure de Tricofil est l'une de ces « pratiques émancipatoires » qui permettront, espère-t-on, de changer la vie.

## 2. Un maître à penser ?

[Retour à la table des matières](#)

Que ce soit dans une salle de cours ou à la revue, Marcel Rioux ne se présente pas comme un « maître à penser » même s'il a tous les attributs du gourou. Tout au plus veut-il être un guide et un « compagnon de route » : il suggère des lectures, soulève des questions, accepte les divergences. Bref, tout le contraire d'un doctrinaire. Certes il a ses idées, il a ses goûts et ses dégoûts, il est aussi capable de mépris - pensons à son pamphlet contre les « salauds » de Trudeau et Chrétien -, mais toujours il prône la tolérance et le respect des autres et il invite au débat franc et ouvert.

Aux réunions du comité de rédaction de *Possibles*, Rioux aime présider les discussions et lorsqu'il y a des divergences, il joue le médiateur. *Possibles* est tout le contraire d'une cellule de parti : il n'y a ni « ligne juste » ni mot d'ordre. Dans le contexte des années 70, marqué par le développement du mouvement marxiste-léniniste, la revue nage, dira Rioux~ avec le courant et contre le courant et avec ses idées d'autonomie et d'autogestion et sa sensibilité nationaliste, elle est rapidement classée comme dangereusement « réformiste ». Aucun membre du comité de rédaction ne sera d'ailleurs invité en 1981 à partici-

per à l'élaboration du Manifeste des Cent et à la fondation du Mouvement socialiste (Fournier, 1982).

Pour sa part, la revue se tient loin des manifestes et des slogans, elle se veut un lieu de débat et elle accepte les différences idéologiques et les divergences politiques. Certains collaborateurs sont des nationalistes convaincus ; d'autres s'identifient à la gauche. Le rapport à l'écriture n'est pas non plus homogène : certains manient l'essai pour faire connaître, leurs opinions, d'autres préfèrent mener des enquêtes ou analyser des problèmes.

Les spécialistes en sciences sociales sont en position de force au sein du comité de rédaction : ils définissent l'orientation politique et déterminent les thèmes des numéros. La revue ouvre aussi ses pages à des poètes, à des artistes et à des critiques littéraires. On trouve dans les premiers numéros des poèmes de Roland Giguère, Gérald Godin, Gilles Hénault, Luc Racine et Françoise Bujold, des textes de Pierre Perrault, Jacques Brossard et A. Lefrançois. L'équilibre fragile entre l'analyse et la création est incarné par le secrétaire de la rédaction, Robert Laplante, sociologue et poète.

La revue entend promouvoir l'art et la littérature. Rioux n'hésite pas à comparer sa démarche à celle de l'artiste : « La démarche critique qui explore les possibles se rapproche de celle des créateurs de possibles que sont les artistes. » (Rioux, 1976 : 8.) L'une des façons pour la revue de manifester son parti-pris pour la création est de confier l'illustration de chaque numéro à un ou plusieurs artistes et de consacrer un numéro par année à la culture. La participation des artistes et des écrivains n'est cependant pas d'une grande constance. Giguère prépare la maquette et réalise la mise en page mais il n'assiste pas aux réunions ; Gérald Godin quitte le comité de rédaction à la suite de son élection comme député. Plus actifs pendant les premières années, Gilles Hénault et Gaston Miron ont quelques difficultés à se plier à la discipline des réunions régulières. Pour défendre le point de vue des artistes et des écrivains, il faut rapidement élargir le comité de rédaction et y admettre des spécialistes universitaires de l'art et de la littérature : Lise Gauvin en lettres, Francine Couture et Rose-Marie Arbour en arts visuels.

Et toujours sous le signe de l'ouverture. Loin de privilégier en fonction même de son orientation politique, un « art social » ou un art engagé, la revue *Possibles* préfère se laisser questionner par les diverses démarches artistiques, en particulier celles qui témoignent d'un souci de recherche et de renouvellement des formes esthétiques. Donc ni école esthétique ni débat stérile entre tendances.

Jusqu'à la crise provoquée par le départ du secrétaire de la rédaction et de quelques membres du comité de rédaction, il n'y a pas de véritable confrontation à la revue. La « manière Rioux » s'impose : les discussions se déroulent



dans une atmosphère de complicité et dans le respect des démarches personnelles. Seul problème : la division du travail entre les membres du comité de rédaction. L'autogestion vécue au quotidien se traduit par une surcharge de travail pour certains. Lorsqu'il y aura rupture, Rioux sera le premier à le déplorer, espérant toujours que l'amitié qui lie les collaborateurs puisse leur permettre de faire face aux divers problèmes (organisation, etc.).

### 3. Des « possibilistes »

[Retour à la table des matières](#)

L'analyse des premiers numéros de la revue permet d'identifier non tant un clivage idéologique qu'une double sensibilité : d'un côté, des études critiques de la structure sociale et économique avec des textes sur le syndicalisme, la santé et la question nationale ; de l'autre, des réflexions sur de nouvelles pratiques et de nouveaux problèmes, avec des textes sur le mouvement écologique, les Amérindiens et les régions périphériques.

Tableau  
Thèmes et collaborateurs de la revue Possibles (1976-1978).

	Sciences soc. et hum.	Écrivains	n.s.
<b>vol. 1 (1976-1977)</b>			
No 1 Spécial Tricofil	6	3	-
No 2 Santé	7	4	2
No 3-4 Amérindiens	15	4	2
<b>Vol. 2 (1977-1978)</b>			
No 1 Fer et Titane	6	3	-
No 2-3 Gaspésie	11	4	3
No 4 Syndicalisme et coop	10	2	1
<b>TOTAL</b>	<b>55</b>	<b>20</b>	<b>9</b>

Le programme des « possibilistes » tient en quelques mots : tout le possible, rien que le possible. C'est donc un mélange d'utopisme et de pragmatisme. Rioux lui-même se situe entre la raison et l'utopie et, pour reprendre le titre de l'un de ses essais, entre le besoin et le désir : il faut non seulement dénoncer les aliénations et dévoiler les manipulations dont sont l'objet les besoins, mais aussi mener une réflexion sur « un monde meilleur » en se laissant parfois porter par ses rêves. Évidemment, il n'est pas question pour l'intellectuel engagé d'abandonner sa mission, à savoir dévoiler les contradictions au sein des

structures globales et dénoncer toutes les formes d'exploitation et d'aliénation. Mais il doit aussi se tourner vers les pratiques novatrices pour en déceler et mettre à jour les possibles de changement qu'elles recèlent.

Il y a donc deux temps ou deux facettes de la démarche critique. Le premier temps oblige à jeter un regard objectiviste sur le monde et à identifier les « pesanteurs sociologiques » et les « tendances lourdes ». Solidement appuyées par les statistiques, la sociologie et les diverses sciences sociales sont des « armes » indispensables permettant de mesurer empiriquement le caractère d'un événement ou d'un phénomène par l'évaluation du nombre de chances d'en obtenir la réalisation. C'est la démarche « probabiliste » : toute chose étant égale par ailleurs, il y a, dira-t-on, de fortes chances que... Parce qu'elle fait prendre conscience que les véritables changements ne se produisent que lentement, une telle perspective probabiliste inculque, comme le souhaitait l'un des pères-fondateurs de la sociologie, Émile Durkheim, un « sain conservatisme ». L'on pourrait dire aujourd'hui un « sain pragmatisme » : il ne faut chercher à réaliser que le possible.

Pour les « possibilistes », la démarche critique implique un deuxième volet : l'élargissement du champ des possibles. Dès lors, la lutte pour le changement ne se limite pas à des actions politiques (critique des gouvernements, manifestations publiques, participation aux élections), elle exige aussi des actions à caractère associatif et qui conduisent à des réalisations concrètes et immédiates : organisation de coopératives de production et de consommation, développement d'initiatives communautaires, participation à la gestion des entreprises. Par le choix des thèmes et des collaborateurs, l'objectif de la revue est de « publiciser » des pratiques novatrices susceptibles de changer les modes de vie et de pensée : Tricofil, le JAL dans le Bas-du-fleuve, les coopératives d'habitation, les collectifs d'artistes. Dans un éditorial intitulé « Les possibles et les enjeux », Gilles Hénault écrit :

Dès le départ, la revue se proposait un projet à la fois modeste et ambitieux : faire émerger les « possibles » dans l'aire de la société québécoise, en particulier, et dans le champ de la connaissance, en général. Les quatre premiers numéros de *Possibles* sont un échantillon de cette volonté de mettre en lumière des réalités nouvelles, dont le dynamisme convergent donne raison au mot d'ordre de Rimbaud : Il faut changer la vie. (Hénault, 1977 : 4-5.)

## 4. Le scientifique et le politique

[Retour à la table des matières](#)

En sciences sociales, la question de l'engagement politique est incontournable. Dans un article qui a influencé toute une génération, Marcel Rioux a opposé la sociologie critique à la sociologie positiviste ; remettant en question le principe de la neutralité axiologique, il dénonçait le savant qui prétend pouvoir, la science aidant, jeter un regard objectif sur le monde et la société (Rioux, 1969). L'« asepticisme » en sciences sociales n'est qu'un mensonge : le savant est aussi un citoyen.

Cependant les relations entre les intellectuels et les organisations politiques demeurent difficiles et sont marquées par de nombreux malentendus. L'on voudrait qu'ils servent une cause et qu'ils soient au « service du parti », bref qu'ils se nient eux-mêmes pour devenir de simples propagandistes. Or ni la par tisanerie ni la discipline de parti ne conviennent à ceux dont la tâche spécifique est de critiquer les dogmes et de remettre en question les certitudes.

Marcel Rioux incarne mieux que tout autre l'intellectuel critique qui, intervenant à la manière d'un Jean-Paul Sartre en dehors de ses champs de compétence, remet en question des valeurs de la société. Le médium qu'il privilégie est la revue politico-intellectuelle : d'abord *Cité libre*, ensuite *Socialisme* et enfin *Possibles*. Dans une certaine mesure, Rioux apparaît, pour reprendre l'expression de R. Jaccoby, comme l'un des « derniers intellectuels » (Russel, 1987).

Qui veut caractériser la transformation que connaît le travail intellectuel depuis la fin des années 60 peut emprunter à la sociologie des professions la notion de « professionnalisation ». Inséré en milieu universitaire, le spécialiste en sciences sociales et humaines se voit confronté à de nouvelles exigences (administration, programme de recherches) et à de nouvelles règles du jeu (publication dans des revues spécialisées, insertion dans les réseaux, évaluation par les pairs). Que sont devenus, se demande Jaccoby, les anciens gauchistes des années 60 et 70 ? Ils ont abandonné les cafés du centre-ville pour

les cafétérias des campus universitaires en banlieue. Ils ne se sont pas tus, mais ils parlent autrement et auprès de publics restreints.

L'on peut donc parler du « silence des intellectuels <sup>1</sup> ». Mais tout ne s'explique pas, comme le pense Soulet, par l'échec du Référendum en 1981 ? « Le Référendum ouvre, écrit-il, une blessure profonde qui s'apparente à une amputation. L'intellectuel québécois doit désormais vivre sans le peuple alors même que ce dernier avait jusque-là occupé une place notable dans sa constitution et dans son existence. Le cordon ombilical est bel et bien coupé. » Ni plus ni moins!

Il ne s'agit pas d'une situation conjoncturelle. Le mouvement qui conduit au « silence des intellectuels » est plus profond : en acquérant le statut d'expert, le spécialiste en sciences sociales et humaines a perdu celui d'intellectuel ; il est maintenant quelqu'un que l'on consulte et que l'on « commandite ». Aux yeux de certains, la publication de la revue *Possibles* peut paraître anachronique : il s'agit d'un mode d'intervention politico-intellectuelle que tendent à utiliser de moins en moins les spécialistes et les universitaires.

\* \* \*

Mais qui sait? L'anachronisme peut être une vertu. En créant la revue *Possibles*, Rioux veut rappeler qu'entre le modèle du militant politique, dogmatique et totalement dévoué à son organisation, et celui de l'expert savant et détaché, il y a, surtout en période de transition, place pour l'intellectuel engagé. Convaincu que la neutralité ne peut en sciences sociales et humaines servir d'éthique, celui-ci n'a jamais caché ses opinions, mais a toujours voulu préserver son indépendance. Les idées ou les opinions peuvent changer, une seule chose importe : l'autonomie ou l'autogestion dans l'exercice des activités intellectuelles et scientifiques. L'on comprend que tout en menant avec succès et de manière professionnelle sa carrière universitaire, Marcel Rioux n'ait lui-même jamais cessé de défendre contre tous les pouvoirs religieux, politique et universitaire, son intégrité et sa liberté de pensée.

---

<sup>1</sup> Soulet, Marc-Henri, *Le silence des intellectuels*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987.

## Bibliographie

[Retour à la table des matières](#)

DUCHASTEL, Jules (1981), *Marcel Rioux. Entre l'utopie et la raison*, Montréal, Nouvelle Optique.

GAGNON, Gabriel (1976), « L'exception ou la règle », *Possibles*, vol. 1, no 1, pp. 73-86.

FOURNIER, Marcel (1982), « La logique des Manifestes », *Possibles*, vol. 6, no 3-4, pp. 117-129.

HÉNAULT, G. (1977), « Les possibles et les enjeux », *Possibles*, vol. 2, no 1, pp. 3-6.

JACCOBY, R. (1987), *The Last Intellectuals. American Culture in the Age of Academic*, New York, Basic Books.

RIOUX, Marcel (1969), « Remarques sur la sociologie critique et la sociologie aseptique », *Sociologie et sociétés*, vol. 1, no 1, pp. 53-67.

RIOUX, Marcel (1976), « Les possibles dans une période de transition », *Possibles*, vol. 1, no 1, pp. 3-8.

RIOUX, Marcel (1978), « Ceux d'en haut et ceux d'en bas », *Possibles*, vol. 2, no 2-3, pp. 7-11.

SOULET, M.-H. (1987), *Le silence des intellectuels*, Montréal, Éditions Saint-Martin.

Fin du texte